

façon ne s'accordant jamais ensemble) condamne dans les *termes les plus forts*? Ma vie n'est pas assez longue pour faire pénitence pour une faute aussi grave; écoutez moi, mes amis, revenez à votre église, et vous serez heureux en cette vie et en l'autre.

Ma demande, cher Monsieur, est simplement que je désire faire connaître par la voix des journaux mon retour à ma religion.

G. GERARD.

Nous avons dit à la *Minerve*, et nous lui répétons, puisqu'elle y tient, que nous n'avons pas l'habitude, et encore moins le goût de répondre aux injures. Nous ajouterons seulement, pour répondre à toute provocation, qu'il nous répugne plus encore à en dire qu'à en entendre. Ainsi, nous nous avouons aisément vaincus sur ce point: assez d'autres intérêts nous dédommagent de céder ici tout d'abord et sans conteste. Nous devons pourtant remercier la *Minerve* du service important qu'elle nous a rendu en reproduisant notre article dans ses colonnes: nos meilleurs amis n'auraient pas mieux fait. Nous lui serions bien obligés si elle voulait en agir toujours ainsi: nous y gagnerions assurément, car elle est si prodigieusement répandue, à ce qu'elle dit!

Le *Journal de Québec* s'afflige de ce que, suivant lui, nous abandonnons la tâche ardue de penser par nous mêmes. Merci pour la sollicitude grande! Il nous semblait cependant que si nous méritions ce genre de reproche, le *Journal de Québec* devait être le dernier à nous l'adresser. Et en ce point nous pensions par les autres autant que par nous mêmes. Il demeure établi toutefois, que le *Journal de Québec* regarde comme une tâche ardue de pouvoir penser. Nous n'osions le penser par nous-mêmes; maintenant qu'il l'a dit et pensé tout seul, nous pouvons le penser et le dire, c'est évident.

Mais, si le *Journal de Québec* trouve ardue la tâche de penser, peut-être lui sera-t-il plus facile de comprendre que si nous avons signalé plusieurs articles de l'*Aurore*, c'est que ces articles étaient éminemment religieux et catholiques, et rentraient par leur but particulier dans la ligne des *Mélanges*. Que tous les journaux fussent souvent des articles qui aient cette tendance et ce mérite, et nous serons heureux de penser par eux, en les signalant et en les reproduisant.

## CORRESPONDANCE.

### SYMPATHIE RELIGIEUSE.

M. L'ÉDITEUR,

On sait que depuis le territoire de la paroisse de St. André d'Argenteuil, jusqu'à l'extrémité orientale de ce diocèse, notre sainte religion se trouve, à raison de la pauvreté des lieux, privée de la consolation de faire jouir ses enfans de tout ce qu'il y a de beau, d'imposant et de solennel dans le culte catholique. Eh bien, malgré cette pénurie, la grande fête de Noël approchant, on n'entendait parler à St. André que de la *Messe de minuit*, mais que faire? Point de chœurs, point de chœur, et pire que tout cela pas même de messe peut-être; car il est à remarquer que le missionnaire qui demeure parmi nous dans le moment doit la moitié de son temps à la desserte de Greenville. On se met donc à compter, et on trouve qu'en effet ce n'est pas notre tour à avoir la messe; nouvel embarras: faut-il renoncer à tout? C'était bien le parti qu'allait dicter une dure nécessité, lorsque M. Colgan, prêtre qui nous dessert, voulut bien nous promettre de revenir de Greenville nous donner la messe vers les trois heures après minuit, si la chose était possible. On se ranima donc et la famille Montmarquette, famille chérie du clergé et amie de la religion, comme tout le monde le sait, se mit à la besogne à son ordinaire pour faire les frais des décorations; et grâce à ses efforts ainsi qu'à ceux de quelques autres personnes bienveillantes, on réussit certainement au-delà de toute attente. Enfin l'heure arrivait, notre petite église paraissait toute en feu, et on y voyait avec surprise une foule des plus respectables citoyens d'entre nos frères séparés, qui semblaient par leur présence reconnaître l'impuissance où ils étaient de trouver dans leur faculté négatif et monotone de quoi subvenir aux besoins du cœur. Nous en étions là lorsqu'on s'aperçut qu'il était déjà trois heures passées et que le célébrant ne paraissait pas encore!! Accoutumés depuis quelque temps à des contretemps de ce genre, on ne mit pas grand temps à décider qu'il n'y avait plus rien à espérer. Allons-nous en, se disait-on l'un à l'autre à la porte de l'église, M. Colgan arrivera trop fatigué pour qu'on puisse espérer quelque office cette nuit. D'autres étaient d'avis d'attendre jusqu'au bout. Tel était notre embarras, lorsque tout-à-coup on vit approcher trois voitures lancées à la course. Dans la première était notre ancien et bien-aimé curé, messire Charland, qui, prévoyant quelle serait probablement notre position, était venu à notre secours. Dans la seconde se faisaient remarquer un certain nombre de personnages notables de la paroisse de Rigaud. Ces messieurs après avoir exécuté plusieurs belles pièces de musique tant vocale qu'instrumentale dans leur propre église, venaient les répéter en notre faveur. Enfin la troisième voiture était ornée de six char-

mans petits enfans habillés en anges, et qu'on aurait dit réellement des anges descendus du ciel, tant ils étaient beaux et inattendus. Ces petits amis de l'Enfant Jésus, après avoir célébré sa naissance sous les yeux de leurs parens et voisins, oubliant leur extrême jeunesse (le plus âgé n'a que 8 ans), brayant le froid et le sommeil, ont quitté pour la première fois leur paroisse natale pour venir nous annoncer à nous aussi la nouvelle agréable et se ranger encore une fois autour de l'autel de celui qui a dit: *Laissez les petits enfans venir à moi*. A ce spectacle tout change de face: la joie se répand sur tous les visages. On rentre dans l'église au son de la cloche et dans quelques minutes la messe solennelle commence.

Voilà, M. l'Éditeur, ce que nous a valu la sympathie religieuse d'un certain nombre de nos bons voisins avec leur digne curé à leur tête. Quant à ce dernier monsieur, nous aimons à rendre ce témoignage public, qu'il n'a jamais su se ménager lorsqu'il s'agissait de promouvoir les intérêts de la religion; aussi l'idée de chanter trois grand'messes de suite, de passer la nuit sans sommeil, de faire cinq lieues et de ne rompre son jeûne qu'après-midi, est-elle une preuve, entre bien d'autres, de ce que j'avance. Puisse le ciel lui conserver longtems une santé dont la religion tire tant de profit! Je termine en vous priant de vouloir bien apprendre à vos lecteurs amis de la religion combien nous nous remercions redevables à ces messieurs.

St. André, 25 décembre 1842.

UN PAROISSIEN.

### BULLETIN.

Les nouvelles favorables à la santé du gouverneur continuent de nous arriver; et sans être tout à fait rassurantes, elles laissent place aux plus heureuses espérances.

Les témoignages de sympathie en faveur de Sir C. Bagot deviennent chaque jour parmi nous plus nombreux et plus universels. Une année qui s'ouvre dans une union si longtems désirée, nous paraît devoir être heureuse. Nous n'avons à former qu'un vœu, c'est que rien ne vienne troubler cette union. La presse nous paraît toute puissante pour la conserver; et ce sera d'abord à cette puissance que nous nous adresserons pour demander que le bien de la paix ne nous soit pas ravi.

Plusieurs journaux assurent que le gouvernement provincial a décidé, en son conseil, par voie de majorité, que le siège du gouvernement serait fixé à Montréal. Aussitôt que cette question importante sera officiellement résolue, nous la ferons connaître à nos lecteurs.

L'église de St. Philippe vient d'être entièrement détruite par un épouvantable incendie. Le feu se communiqua, dans la nuit de vendredi à samedi, par la lampe, en bois, dans laquelle on avait imprudemment allumé une chandelle. Quand on s'aperçut du désastre, l'église était toute en feu, et l'on ne pouvait plus y pénétrer que par la sacristie. On eut le pourtant temps de sauver le St. Sacrement, les vases sacrés, et tous les ornemens que renfermait la sacristie. Une mission était ouverte dans la paroisse de St. Philippe depuis le jour de l'an; ce désastre, loin d'en arrêter le cours, n'a fait, dit-on, que ranimer le zèle des fidèles qui, adorant la main de Dieu dans la calamité présente, se sont jetés avec un empressement plus universel entre les bras de sa miséricorde. Les exercices de la mission se continuent dans des maisons particulières, où les différens sexes sont réunis successivement.

On s'occupe toujours activement à Québec du soulagement des pauvres. Une assemblée de paroisse fut convoquée le 1er janvier, par M. le curé de Québec, dans laquelle a été formé un comité de directeurs qui doivent correspondre avec un semblable comité de la paroisse de St. Roch. Dans les deux assemblées des deux paroisses, des collectes ont en outre été faites, sans désespérer, et les membres présens ont souscrit à St. Roch £70, à la chapelle St. Louis £200.

Comme nous le disions, il n'y a pas longtems, la question des frontières de l'Oregon est des plus importantes. Elle préoccupe vivement l'esprit public aux Etats-Unis. Et si les paroles du président de l'Union ne sont pas de vaines paroles accordées à l'exigence des partis et de l'opinion, la paix entre cette puissance et l'Angleterre ne sera pas de longue durée. Un message du président annonce qu'il sera présenté sans délai, à son allié l'Angleterre, une note concernant cette question, et que des mesures ont déjà été prises en conséquence. Or, pour qui connaît les prétentions et le caractère des deux puissances, les résultats ne sauraient être pacifiques.

Nous donnons dans ce numéro le prospectus du pensionnat des Dames du Sacré-Cœur. Nous espérons que les conditions avantageuses qui sont offertes aux parens, sous le rapport du prix et de la perfection de l'éducation, mériteront à ce nouvel établissement, l'encouragement qui fait l'honneur des autres pensionnats et du pays en général.